

dépourvu, sans armure défensive, sans armes d'aucune espèce, ne purent opposer aucune résistance et furent taillés en pièces par leurs assaillants, qui, dit un contemporain, ne montrèrent, dans cette sanglante boucherie, ni pitié ni remords (16). Quelques-uns de ces malheureux s'enfuirent vers les portes, où ils furent percés par les longues piques des soldats. D'autres, en essayant d'escalader le *coatepantli*, ou la muraille des serpents, qui entourait la cour, furent abattus à coups de sabre ou tombèrent atteints par les balles de cette soldatesque furieuse. Le sang, dit un écrivain du temps, ruissela sur le pavé, comme l'eau après une grande pluie (17). Pas un Indien, de toute cette brillante assemblée, ne sortit vivant de la fatale enceinte! C'était renouveler la scène horrible de Cholula, avec ce surcroît d'infamie, que les Espagnols, non contents d'égorger leurs victimes, les dépouillèrent de tous leurs ornements précieux. Ce jour funeste vit périr la fleur de la noblesse aztèque. Il n'y eut pas une famille considérable qui ne fût en deuil. Et longtemps après la soumission du pays, on pouvait encore entendre chanter par les indigènes plus d'une ballade plaintive, adaptée aux airs nationaux, et rappelant les incidents de cette tragique catastrophe (18).

On a cherché à expliquer de diverses manières cet acte atroce; mais peu d'historiens se sont contentés de l'explication donnée par Alvarado lui-même. Alvarado, à l'en croire, aurait été informé par ses espions, dont quelques-uns étaient

(16) « Sin duelo ni piedad christiana los acuchilló, i mató. » Gomara, *Crónica*, cap. 104.

(17) « Fué tan grande el derramamiento de sangre, que corrian arroyos de elle por el patio, como agua cuando mucho nueve. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 20.

(18) « Y de aquí á que se acabe el mundo, ó ellos del todo se acaben, no dexarán de lamentar, y cantar en sus areytos, y bayles, como en romances, que acá dezimos, aquella calamidad, y perdida de la sucession de toda su nobleza, de que se preciauan de tantos años atras. » Las Casas, *Brevissima relacione*, p. 49.

des Mexicains, d'un projet d'insurrection tramé par les Indiens. On avait fixé pour l'exécution l'époque de la fête, parce qu'on avait calculé que les caciques, réunis à cette occasion, pourraient facilement exciter le peuple à la révolte. Alvarado, instruit de ce projet, leur avait défendu de se présenter armés à l'assemblée. Ils avaient feint de se conformer à cet ordre; mais ils avaient caché leurs armes dans les arsenaux voisins, où il leur était facile de les reprendre. Alvarado, en les prévenant, avait déjoué leurs complots, et il espérait que la leçon leur ôterait l'envie de recommencer (19).

Telle fut l'explication d'Alvarado. Mais si ses assertions étaient exactes, pourquoi n'en fournit-il pas la preuve en produisant ces armes cachées, ainsi qu'il le prétendait? Pourquoi n'avoir pas justifié sa conduite aux yeux des Mexicains en général, en exposant publiquement la trahison des nobles, ainsi que Cortés avait fait à Cholula? Tout cela a l'air d'un conte fabriqué après coup, pour dissimuler l'atrocité d'un acte inexorable.

Quelques contemporains veulent que le massacre n'ait eu d'autre motif que la cupidité des Espagnols, cupidité bien avérée par le fait d'avoir dépouillé leurs victimes (20). Ber-

(19) Voir la réponse d'Alvarado aux questions de Cortés, telle qu'elle est rapportée par Diaz (*Hist. de la conquista*, cap. 123), et avec quelques détails additionnels dans Torquemada (*Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 66), Solís (*Conquista*, lib. 4, cap. 12), Herrera (*Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, c. 8). Tous ces écrivains paraissent se contenter de la version d'Alvarado. Je ne trouve aucune autre autorité, de quelque poids, qui se montre d'humeur aussi charitable.

(20) Oviedo rapporte un entretien qu'il eut, quelques années après cette tragédie, avec un noble Espagnol, don Thoan Cano, qui faisait partie de la suite de Narvaez, et qui avait pris part à toutes les opérations subséquentes de l'armée. Il épousa une fille de Montézuma, et se fixa au Mexique après la conquête. Oviedo le représente comme un homme d'honneur et de sens. Répondant aux questions de l'historien sur la cause de l'insurrection, il lui dit qu'Alvarado avait fait ce massacre sans aucun prétexte et par pure avarice; mais que les Aztèques, furieux d'un pareil acte de barbarie, dont rien ne pouvait atténuer l'atrocité, s'étaient soulevés pour en tirer vengeance,

nal Diaz, qui n'était pas présent, mais qui avait vécu dans l'intimité des témoins oculaires, repousse l'accusation dirigée contre ses compatriotes. Suivant lui, Alvarado n'aurait frappé ce coup terrible que pour intimider les Aztèques et prévenir un mouvement insurrectionnel (21). Mais avait-il réellement lieu d'appréhender un mouvement de cette nature, ou même affecta-t-il cette crainte avant le massacre? C'est ce que le vieux chroniqueur ne nous dit pas.

Il paraît peu probable qu'un acte aussi odieux, entraînant des conséquences aussi graves pour les Espagnols eux-mêmes, ait été commis dans l'unique but de s'emparer des ornements que portaient les naturels. Il est plus vraisemblable que ce ne fut là qu'une idée subséquente, suggérée à cette soldatesque rapace par la vue des dépouilles étalées devant elle. Il est possible qu'Alvarado eût recueilli effectivement quelques vagues rumeurs d'une conspiration ourdie parmi les nobles, rumeurs propagées peut-être par les Tlascalans, leurs ennemis invétérés, et par cette raison même fort peu dignes de foi (22). Il voulut déjouer les projets de ses ennemis, en imi-

ainsi qu'ils en avaient bien le droit. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 34.) Voir la conversation originale dans l'*Appendice*, 2<sup>e</sup> partie, n<sup>o</sup> 41.

(21) « Verdaderamente dió en ellos por metelles temor. » *Hist. de la conquista*, cap. 123.

(22) Telle est en effet la version d'Ixtlilxochitl, empruntée, ainsi que lui-même nous l'apprend, aux annalistes indigènes de Tezcuco. Suivant eux, les Tlascalans, poussés par leur haine contre les Aztèques et par leur soif de pillage, persuadèrent très-facilement à Alvarado que les nobles méditaient un soulèvement à l'occasion de ces fêtes. Ce témoignage étant important, je transcris le texte même de l'auteur. « Fué que ciertos Tlascaltecas (segun las historias de Tescuco que son las que io sigo y la carta que otras veces he referido) por embidia lo uno acordándose que en semejante fiesta los Mexicanos solian sacrificar gran suma de cautivos de los de la nacion tlascalteca, y lo otro que era la mejor ocasion que ellos podian tener para poder hinchir las manos de despojos y hartar su codicia, y vengarse de sus enemigos (porque hasta entonces no habian tenido lugar, ni Cortés se les diera, ni admitiera sus dichos, porque siempre hacia las cosas con mucho acuerdo) fuéron con esta invencion al capitan Pedro de Albarado, que es-

tant la conduite de son commandant à Cholula; mais il oublia de prendre, comme avait fait son chef, des précautions contre l'insurrection générale, qui devait être la conséquence de ce massacre. Il commit une autre erreur grave, en confondant le belliqueux Aztèque avec l'efféminé Cholulan.

La nouvelle de cette horrible boucherie se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toute la capitale. Le peuple pouvait à peine y croire. Tout ce qu'il avait souffert jusqu'alors, la profanation de ses temples, la captivité de son souverain et les outrages prodigués à sa personne, n'étaient plus rien auprès d'un pareil acte (23). Le patriotisme, longtemps comprimé, se réveillant tout à coup, éclata en un long cri de vengeance. Toutes les craintes superstitieuses s'effacèrent devant le sentiment d'une haine implacable. Les exhortations des prêtres ne manquèrent point, mais elles étaient désormais superflues. La ville entière prit les armes, et le lendemain à la pointe du jour les Espagnols furent attaqués dans leurs quartiers. Quelques-uns des assaillants tentèrent d'escalader le mur d'enceinte; d'autres parvinrent à le miner en partie et à y mettre le feu. Mais, sur les instances de la garnison, Montézuma lui-même intervint, et montant sur la muraille, il adressa la parole à la populace, qu'il s'efforça de calmer à l'aide de considérations tirées de sa position personnelle. Les Aztèques, par égard pour

taba en lugar de Cortés, el qual no fué menester mucho para darles crédito porque tan buenos filos, y pensamientos tenia como ellos y mas viendo que alli en aquella fiesta habian acudido todos los señores y cabezas del imperio y que muertos no tenían mucho trabajo en sojuzgarles. » *Historia chich.*, Ms., cap. 88.

(23) Pierre Martyr récapitule tous ces griefs, ce qui prouve qu'ils paraissent tels aux Espagnols eux-mêmes, à ceux du moins qui, n'ayant pris aucune part aux événements, pouvaient les juger avec impartialité. « Emori statuerunt malle, quam diutius ferre tales hospites qui regem suum sub tutoris vita specie detineant, civitatem occupent, antiquos hostes tlascaltecanos et alios prætere in contumeliam ante illorum oculos ipsorum impensa conseruent... qui demum simulachra deorum confregerint, et ritus veteres ac ceremonias antiquas illis abstulerint. » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 5.

le monarque, suspendirent leur attaque et la convertirent en un blocus. Ils élevèrent des retranchements autour du palais, pour empêcher les Espagnols d'en sortir. Ils suspendirent le *tianguex* ou marché, pour ôter à leurs ennemis la possibilité de se procurer des vivres; puis ils attendirent, dans un morne désespoir, l'heure où la famine leur livrerait leur proie.

Cependant la position des assiégés était fâcheuse. Leurs vivres n'étaient pas épuisés, il est vrai; mais ils souffraient beaucoup du manque d'eau potable, réduits à celle d'un sol saturé du sel des lacs voisins. Dans cette extrémité, on découvrit, dit-on, dans la cour principale, une source fraîche. Il en existait plusieurs de ce genre dans d'autres quartiers de la ville; mais la découverte de celle-ci, dans les circonstances actuelles, fut regardée comme un véritable miracle. Cependant l'assaut avait coûté cher aux Espagnols. Sept d'entre eux et un grand nombre de Tlascalans avaient succombé, et la plupart des uns et des autres avaient reçu quelques blessures. Ainsi affaiblis, et ne pouvant compter que sur eux-mêmes, ils semblaient n'avoir d'autre alternative que de mourir lentement de faim, ou, mort plus cruelle encore, d'être immolés sur l'autel des sacrifices. L'arrivée de leurs camarades les délivra de cette triste situation (24).

Cortés écouta avec calme les explications d'Alvarado. Mais avant que celui-ci eût achevé de se justifier, son chef dut avoir acquis la conviction qu'il avait fait une faute en confiant à un tel homme un poste aussi important. Et pourtant son erreur était naturelle. Alvarado, son intime ami, était un cavalier de haute naissance et d'une bravoure chevaleresque. Capable, actif et énergique, il avait conquis, par ses manières à la fois franches et brillantes, les bonnes grâces des Mexicains. Mais sous ces dehors spécieux, le futur conquérant du Guatemala cachait un esprit téméraire, un caractère rapace et cruel.

(24) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 13, 47. Gomara, *Crónica*, cap. 103.

Quand Alvarado eut achevé de répondre aux questions de Cortés, le général prenant un ton sévère: « Vous avez mal agi, dit-il à son lieutenant. Vous avez trompé ma confiance. Votre conduite a été celle d'un fou! » Et à ces mots, il lui tourna le dos.

Cependant ce n'était le moment ni de rompre avec un homme aussi populaire et qui lui était, sous beaucoup de rapports, si nécessaire, ni à plus forte raison de lui infliger la punition qu'il méritait. Les Espagnols ressemblaient à ces marins battus par la tempête, dont la barque ne peut être sauvée de l'abîme des flots que par l'habileté du pilote et la franche coopération de l'équipage. Cortés, il est vrai, à la tête d'une armée de douze cent cinquante Espagnols, et de huit mille guerriers indigènes, pour la plupart Tlascalans, se sentait fort de ses ressources actuelles (25). Mais en même temps, l'accroissement numérique de ses troupes augmentait la difficulté des subsistances. Mécontent de lui-même, et plus encore de son lieutenant, n'envisageant qu'avec effroi les conséquences désastreuses de la conduite insensée d'Alvarado, il devint irritable, et s'abandonna à une vivacité d'humeur qui n'était pas dans son caractère habituel; car bien qu'il eût les passions naturellement vives, il savait ordinairement les maîtriser (26).

Le jour même de l'arrivée de Cortés, Montézuma était venu à sa rencontre; mais le général, suspectant, à ce qu'il paraît, quoiqu'à tort, sa bonne foi, le reçut si froidement, que le mo-

(25) Il avait laissé en garnison à Mexico cent quarante Espagnols et environ six mille cinq cents Tlascalans, y compris quelques guerriers cempoalans. En supposant que cinq cents de ces derniers (et c'est calculer largement) aient péri dans les combats ou autrement, il en resterait encore six mille qui, avec les renforts amenés par Cortés, complèteraient le chiffre indiqué dans le texte.

(26) « Y viendo que todo estaua muy al contrario de sus pensamientos q' aũ de comer no nos dauan, estaua muy airado, y sobervio co la mucha gête de Españoles que traia, y muy triste, y mohino. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 126.

narque indien se retira tristement. La populace mexicaine ne donnant aucun signe de soumission et continuant à intercepter les vivres, la mauvaise humeur de Cortés à l'égard de l'empereur ne fit que s'accroître. Aussi, Montézuma ayant envoyé quelques-uns de ses nobles pour lui demander une entrevue, il s'écria avec hauteur, en se tournant vers ses propres officiers : « Qu'ai-je à démêler avec ce chien de roi, qui nous laisse mourir de faim sous ses yeux ? »

Ses capitaines, et entre autres Olid, de Avila et Velasquez de Léon, s'efforcèrent de l'apaiser, en lui rappelant d'un ton respectueux, que sans l'intervention de l'empereur la garnison aurait pu être écrasée par l'ennemi. Mais ces observations l'irritèrent encore plus. « Ce chien, dit-il, en répétant avec affectation cette expression injurieuse, ne nous a-t-il pas trahis, en correspondant avec Narvaez ? Et ne souffre-t-il pas encore aujourd'hui que ses marchés restent fermés, afin que nous mourions de faim ? » Puis se retournant vers les Mexicains, il leur dit d'un air courroucé : « Allez dire à votre maître et à son peuple de rouvrir les marchés, sinon nous le ferons pour eux et à leurs dépens ! » Les chefs, qui, d'après son ton et ses gestes, et peut-être aussi à l'aide de quelque connaissance de la langue espagnole, avaient saisi le sens des termes insultants que Cortés avait appliqués à leur souverain en parlant à ses officiers, se retirèrent pleins d'indignation, et ils eurent soin, en transmettant ce message à leur maître, de ne lui rien faire perdre de sa rudesse (27).

Peu de temps après, Cortés, à la suggestion, dit-on, de Montézuma, mit en liberté son frère Cuiclahua, seigneur d'Iztapalapan, qui, ainsi qu'on se le rappelle, avait été arrêté comme soupçonné de participation aux projets de révolte du

(27) Cette scène est rapportée par Diaz, qui était présent. (*Ibid.*, c. 126.) Voir aussi la *Chronique* de Gomara, le chapelain de Cortés, cap. 106. Elle est, en outre, confirmée par don Thoan Cano, témoin oculaire, dans sa conversation avec Oviedo. Voir *Appendice*, 2<sup>e</sup> partie, n<sup>o</sup> 11.

chef de Tezcucó. On pensa qu'il aurait assez d'influence pour calmer l'effervescence populaire; mais il ne revint point à la forteresse (28). C'était un homme hardi et ambitieux, et qui gardait dans son cœur ulcéré le souvenir des outrages dont les Espagnols l'avaient abreuvé. Il était l'héritier présomptif de la couronne, qui, d'après les lois de succession en vigueur chez les Aztèques, se transmettait beaucoup plus souvent en ligne collatérale qu'en ligne directe. Le peuple l'accueillit comme le représentant de son souverain, et le choisit pour remplacer Montézuma pendant sa captivité. Cuiclahua accepta avec joie cette honorable et périlleuse mission. Guerrier expérimenté, il s'appliqua tout d'abord à organiser des levées et à préparer un plan d'opérations plus efficace. L'effet de ses premières mesures ne tarda pas à se faire sentir.

Cortés, cependant, doutait si peu de la possibilité de venir à bout des insurgés, qu'il écrivit dans ce sens à la garnison de Villa-Rica, par la même dépêche dans laquelle il lui transmettait la nouvelle de son arrivée dans la capitale. Mais il y avait à peine une demi-heure que son messenger était parti, lorsqu'il revint effaré, hors d'haleine, et couvert de blessures. « La ville entière, dit-il, était en armes; les ponts étaient levés, et l'ennemi arrivait ! » Ce rapport n'était que trop fidèle. On entendit bientôt un bruit sourd et confus, semblable au mugissement lointain de l'Océan, jusqu'à ce qu'enfin, du haut du rempart qui entourait les quartiers, on vit les grandes avenues qui y conduisaient se remplir de guerriers, s'avancant en foule vers la forteresse. Au même instant, les terrasses et les toits horizontaux des maisons du voisinage se couvrirent de combattants, brandissant leurs traits avec les gestes de la menace. Ils semblaient se multiplier comme par enchantement — spectacle bien fait pour intimider les plus braves, et dont le dénouement fournira le sujet du livre qui va suivre.

(28) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 8.

(29) « El qual mensajero bolvió dende á media hora todo descalabrado,

OVIEDO. — CAMARGO.

Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdés naquit en 1478. Il appartenait à une ancienne famille des Asturies. (Toutes les familles de cette province, dernière retraite des intrépides Goths, ont, il est vrai, de hautes prétentions généalogiques.) Présenté de bonne heure à la cour et attaché en qualité de page au prince Jean, fils unique de Ferdinand et d'Isabelle, sur la tête duquel reposaient les espérances légitimes de ces souverains et de la nation, Oviedo fit avec l'armée les dernières campagnes de la guerre contre les Maures, et assista au mémorable siège de Grenade. Après la mort prématurée de son royal maître, en 1496, il passa en Italie et entra au service du roi Frédéric de Naples. A la mort de ce prince, il revint dans son pays. Nous le retrouvons, au commencement du seizième siècle, fixé de nouveau en Castille, et en possession de la charge de gardien des joyaux de la couronne. En 1513, Oviedo fut nommé par Ferdinand le Catholique, *veedor* ou inspecteur des fonderies d'or dans les colonies d'Amérique. Il se transporta dans le Nouveau-Monde, où il ne tarda pas à accepter une commission sous Pedrarias, gouverneur de Darien : il partagea les désastres de cette colonie. Il obtint de la couronne quelques privilèges importants, construisit un fort sur la *tierra firme*, et ouvrit des relations commerciales avec les indigènes. Il est à croire que ces opérations furent heureuses, puisque nous le trouvons enfin établi, avec femme et enfants, à Hispaniola ou Ferdinanda, comme on l'appelait alors. Quoiqu'il continuât de résider principalement dans le Nouveau-Monde, il fit plusieurs voyages en Espagne, et, en 1526, publia à Madrid son *Sumario*. Ce livre, dédié à l'empereur Charles-Quint, est une description des Indes Occidentales, de leur géographie, du climat, des races qui peuplent ces contrées, et de leurs productions animales et

y herido, dando voces, que todos los Indios de la ciudad venian de guerra y que tenian todas las puentes alzadas ; é junto tras él da sobre nosotros tanta multitud de gente por todas partes, que ni las calles ni azoteas se parecian con gente ; la qual venia con los mayores alaridos, y grita mas espantable, que en el mundo se puede pensar. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 134. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13.

végétales : c'était un sujet jusqu'alors peu connu, et qui était d'un grand intérêt en Europe. En 1535, pendant un autre voyage en Espagne, Oviedo donna au monde le premier volume de son grand ouvrage, à la compilation duquel il avait consacré beaucoup d'années, l'*Historia de las Indias Occidentales*. Nommé, cette même année, par Charles-Quint alcaide de la forteresse d'Hispaniola, il passa dans l'île les dix années suivantes, poursuivant avec activité ses recherches historiques, puis il vint une dernière fois visiter son pays natal. Reçu avec distinction à la cour, et investi de la charge honorable de chroniqueur des Indes, il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Valladolid en 1557; Oviedo était alors dans sa soixante-dix-neuvième année, et se disposait à livrer à l'impression le reste de son histoire.

Si l'on considère l'intimité dans laquelle Oviedo vécut avec les personnages les plus distingués de son temps, on sera surpris qu'il nous reste si peu de détails biographiques et personnels sur son compte. Nic. Antonio en parle comme d'un « homme d'une grande expérience, d'une haute probité et de manières polies. » Sa vie, longue et active, offre une garantie suffisante de son expérience, et l'on ne saurait élever de doutes sur l'urbanité de ses manières, lorsqu'on sait dans quelle haute sphère il vivait. Oviedo a laissé une grande quantité de manuscrits, qui embrassent beaucoup de matières relatives tant à l'histoire civile qu'à l'histoire naturelle. Le plus important, sans contredit, est son *Historia general de las Indias*. Cette histoire, qui contient cinquante livres, est divisée en trois parties. La première, comprenant dix-neuf livres, est celle dont nous avons parlé plus haut, comme ayant été publiée du vivant de l'auteur. Elle reproduit, avec plus de développements, les détails géographiques et d'histoire naturelle qu'on trouve dans le *Sumario*, et donne, de plus, un récit de la découverte et de la conquête des différentes îles. Cette portion de l'ouvrage fut traduite par le savant Ramusio, avec qui Oviedo était en correspondance, et qui a publié sa traduction dans le troisième volume de son inestimable collection. Les deux autres parties traitent de la conquête du Mexique, de celle du Pérou et d'autres contrées de l'Amérique du Sud. C'est cette portion de l'ouvrage que j'ai consultée. Le manuscrit d'Oviedo fut déposé, à sa mort, dans la *casa de la Contratacion*, à Séville. Il passa ensuite en la possession du monastère dominicain de Montserrat. Plus tard, plusieurs collections particulières obtinrent des

copies tronquées. En 1775, Don Francisco Cerda y Rico, officier du département des Indes, eut connaissance de l'existence du manuscrit original, et, poussé par son zèle pour les lettres, obtint un ordre du gouvernement pour sa publication. L'ouvrage fut, sous sa direction, mis en ordre pour la presse, et le biographe d'Oviedo, Alvarez y Baena, nous assure qu'une édition complète, préparée avec le plus grand soin, allait bientôt paraître (*Hijos de Madrid*, Madrid, 1790, t. 2, p. 354, 361.) Cette édition est encore attendue.

Aucun pays n'a été plus fécond que l'Espagne en compositions historiques. Les ballades de son *Romancero* sont des chroniques en vers. Les chroniques elles-mêmes datent des douzième et treizième siècles. Pas de cité, pas de petite ville, pas de grande, et quelquefois pas d'assez mince famille, qui n'ait son chroniqueur. Ces chroniqueurs étaient souvent de simples moines, à qui les loisirs du couvent permettaient de se livrer à des travaux littéraires. Quelquefois encore c'étaient des hommes qui avaient pris part aux événements qu'ils racontaient, et qui, pour la plupart, maniaient l'épée mieux que la plume. Les compositions de ces derniers se distinguent en général par cette indifférence aux formes littéraires, qui indique un esprit plus préoccupé des faits que de l'expression. Les moines, au contraire, font souvent un pédantesque étalage d'une érudition surannée, qui contraste d'une manière assez bizarre avec le tissu sans art de leur narration. Dans les unes comme dans les autres, on rencontre souvent des détails vifs et pittoresques, qui prouvent que le sujet avait un intérêt d'actualité, et que le cœur de l'écrivain était plein de son sujet.

On peut reprocher à Oviedo plusieurs des défauts que je viens de signaler. Son style n'a pas été jeté dans un moule classique. Sa pensée se délaye dans d'interminables phrases, qui fatiguent et désespèrent le lecteur, et le fil de sa narration est fréquemment brisé par des épisodes oiseux, qui ne mènent à rien. On prétend que son érudition était assez maigre; ce qui semblerait confirmé, jusqu'à un certain point, par l'étalage de citations latines dont ses pages sont entrelardées, comme s'il eût voulu mettre tout son savoir sous les yeux du lecteur. Il affectait, ainsi qu'on le voit par la préface de son *Sumario*, de prendre Pline l'ancien pour modèle. Mais son ouvrage est resté bien loin du chef-d'œuvre d'érudition et d'éloquence que nous a légué ce grand écrivain.

Avec tous ses défauts, Oviedo a fait preuve d'une curiosité éclairée

et d'une certaine finesse d'observation, qui le mettent bien au-dessus des chroniqueurs ordinaires. On peut même dire que ses réflexions ont une teinte philosophique, bien que cette philosophie soit froide et très-peu scrupuleuse, toutes les fois qu'il s'agit des droits des indigènes. Il s'occupait activement à recueillir des matériaux pour ses récits, et il entretenait à cet effet une correspondance avec les hommes les plus distingués parmi ceux qui avaient pris part aux événements qu'il raconte. Il ne dédaignait même pas de puiser des renseignements à des sources plus humbles, telles que des traditions populaires et des récits de simples soldats. Il en résulte que son ouvrage présente un mélange de détails incohérents et souvent contradictoires, qui embarrassent le lecteur, et au milieu desquels il est très-difficile, à la distance de temps où nous sommes, de démêler la vérité. C'est pour cela peut-être que Las Casas adressait à l'auteur ce doux compliment, que « ses ouvrages n'étaient qu'un tissu de fables, et contenaient autant de mensonges que de pages ! » On peut cependant trouver une autre explication de ce jugement sévère, dans la différence du caractère de ces deux hommes. Oviedo partageait les idées mondaines des conquérants espagnols; et, toujours disposé à grossir les exploits de ses compatriotes, il faisait assez bon marché des droits et des souffrances des malheureux aborigènes. Il était incapable d'apprécier la généreuse philanthropie de Las Casas, ou de s'élever à la hauteur de ses vues, qu'il tournait sans doute en ridicule, comme les visions d'un rêve-creux. Las Casas, de son côté, qui n'avait cessé d'élever la voix contre les excès des conquérants, voyait avec horreur les sentiments avoués par Oviedo, et il était naturel que son aversion pour les principes s'étendit à la personne qui les professait. Il eût été difficile de trouver deux êtres plus antipathiques, deux hommes moins capables de s'apprécier mutuellement.

Oviedo mit le même zèle à recueillir des matériaux pour l'histoire naturelle que pour l'histoire civile. Il rassembla dans son jardin les différentes plantes des îles, et s'entoura d'un grand nombre d'animaux, dont les uns étaient apprivoisés, les autres enfermés sous ses yeux, de manière à lui permettre d'étudier leurs mœurs et leurs habitudes. Par ce moyen, s'il ne fut pas lui-même, sous le rapport de l'érudition, le rival de Pline et de Hernandez, il put du moins fournir à la science des faits d'un haut intérêt et d'une grande importance.

Indépendamment de ces écrits historiques, Oviedo a laissé un ouvrage en six volumes, sous le titre bizarre de *Quincuagenas*. Ce sont des dialogues imaginaires entre les Espagnols les plus distingués de l'époque, sur leur histoire personnelle, leurs familles et leur généalogie. C'est un ouvrage d'un prix inestimable pour l'histoire des rois Catholiques, et de leur petit-fils Charles-Quint. Mais il est peu connu en Espagne, et n'a jamais été imprimé. L'Académie royale de Madrid possède dans ses archives une copie complète de l'*Histoire des Indes*, d'Oviedo, qu'elle se prépare, dit-on, à livrer à l'impression. On pourrait supprimer, sans inconvénient, ce qui n'est que la reproduction littérale de narrations antérieures, comme les lettres de Cortés, qu'Oviedo ne s'est fait aucun scrupule de copier en entier, en y ajoutant seulement çà et là quelques notes critiques. Mais le reste de ce grand ouvrage présente une masse de faits et de renseignements de tout genre, qui seraient fort utiles pour l'histoire des colonies espagnoles.

Une autre autorité que nous avons fréquemment citée, est celle de Diego-Muños Camargo. Camargo était un noble *mestee* tascalan, qui vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il fut élevé dans la religion chrétienne, et apprit de bonne heure l'idiome castillan, dans lequel il composa son *Historia de Tlascala*. Il nous fait connaître, dans cet ouvrage, les différents membres de la grande famille Nahuatlaque qui gravirent successivement le plateau mexicain. Né et élevé parmi les aborigènes, alors que les pratiques idolâtres n'étaient pas encore entièrement tombées en désuétude, Camargo était en position de comprendre parfaitement la condition des anciens habitants, et son ouvrage nous fournit une foule de renseignements curieux et authentiques sur les institutions sociales et religieuses du pays à l'époque de la conquête. Son patriotisme s'échauffe, lorsqu'il raconte les vieilles luttes de ses compatriotes avec les Aztèques, et il est singulier de voir comment l'antipathie de ces peuples rivaux survécut à leur commun asservissement sous le joug castillan.

Le récit de Camargo embrasse les détails de ce grand événement et de l'organisation subséquente du pays. On pourrait s'attendre à trouver dans une chronique écrite par un homme qui appartenait à la famille indienne, les préjugés, ou tout au moins les sympathies de l'Indien. Mais le néophyte chrétien tient une balance assez impartiale entre les conquérants et ses propres compatriotes. Le désir

d'exalter les exploits de ces derniers, et en même temps de rendre justice à la valeur des hommes blancs, amène quelquefois des contrastes bizarres dans son livre, et fait paraître l'auteur inconséquent. Sous le rapport de l'exécution littéraire, l'ouvrage a peu de mérite; il en a, cependant, tout autant qu'on peut en attendre d'un Indien de naissance, qui ne devait sa connaissance de la langue qu'aux instructions imparfaites des missionnaires; et, après tout, il peut, sous le rapport de la composition, soutenir sans désavantage la comparaison avec les écrits de quelques-uns des missionnaires eux-mêmes.

Le manuscrit original fut longtemps conservé dans le couvent de *San-Felipe Neri*, à Mexico, où Torquemada, ainsi qu'on le voit par quelques citations, put le consulter. Il a échappé à l'attention des autres historiens, mais il a été compris dans la magnifique collection de Muños, et déposé dans les archives de l'Académie royale d'histoire de Madrid. C'est là que je me le suis procuré. Il est intitulé *Pedazo de Historia verdadera*, sans nom d'auteur, sans divisions par livres et par chapitres.